# *Vole, Lelio, vole !*

L'aigle Lelio Lodoli volait depuis déjà trois jours et il prenait son temps, somnolant parfois sur un coussin d'air froid, planant nonchalamment, se laissant distraire de sa route, et où qu'il allât la forêt sous lui s'étendait, uniformément verte et dense, éternelle, infinie.

Non, se corrigea-t-il sans cesser de planer, pas uniformément, puisque le long serpent lumineux d'un fleuve transperce par moments la masse de gris-vert qui emplit tout l'espace visible, et que cela me procure une étrange satisfaction.

Et que cela lui procurait une étrange satisfaction, se corrigea-t-il à nouveau, car il préférait la troisième personne et les temps du passé.

Il jouait alors à le suivre, se laissait guider par le scintillement des ridelettes à la surface de l'eau, et

s'enfonçait davantage vers l'intérieur des terres, déviant ainsi de sa route. Ou tout au moins de la direction de vol qui était la sienne depuis un nombre indéterminé d'heures ou de minutes, et qu'il avait choisie à peu près au hasard, car ce jour-là il n'avait pas de route à proprement parler, pas de plan de vol préétabli, aucune obligation à remplir, ni nourriture à ramener ni famille à protéger, si bien qu'il ne se pressait pas.

Telle était la vie de Lelio Lodoli : tout entière soumise à l'instant – à la douce dictature de l'instant. Un événement minuscule pouvait en bouleverser le cours, et orienter la suite des journées. Mais il arrivait qu'aucun événement, si minuscule fût-il, ne survînt, et dans ce cas il se contentait de voler, planer et glisser, se coulant avec aisance et fluidité dans les torrents d'air bleu, vrillant dans l'entonnoir invisible des vents son corps souple et léger, s'enivrant alors des subtiles caresses de l'air au plus profond de ses rémiges.

Bien entendu, il lui fallait de temps en temps se nourrir. Parfois il apercevait un mouvement furtif à la lisière d'une clairière, mais en général il n'y avait pas de quoi s'emballer, et il n'était de toute façon pas question de gaspiller toute son énergie pour plonger

sans être parfaitement sûr de son coup, car cela pouvait à l'occasion lui jouer des tours.

Quelques jours plus tôt, par exemple, un matin où la faim commençait à le tenailler, il ne trouvait aucune nourriture, pas la moindre silhouette rassasiante, pas l'ombre d'un levraut, ni même d'une misérable musaraigne. Il faut dire que, depuis tant de jours qu'il survolait sans trêve la forêt, il ne voyait rien, sauf la cime des arbres, peu pourvue en gibier, et quelques méandres argentés. Or il ne mangeait pas de poisson. Et du reste, il ne savait pas plonger dans l'eau. Enfin la forêt s'était un peu clairsemée, il avait survolé une clairière et aperçu, sans la moindre équivoque possible, un mouvement roux, tout près de la lisière, gros lièvre ou petit chevreuil. Il avait si faim qu'il s'était un peu précipité, avait plongé sans prendre en compte tous les paramètres de distance, d'abris et de fuite possibles, la proie rousse qu'il avait vue de là-haut s'était soudainement évaporée, et il n'avait eu d'autre choix que de se poser en plein milieu de la clairière et donner le change en faisant semblant de guetter les serpents, comme un vulgaire milan. Il avait alors aperçu, caché derrière un bouleau, dissimulé dans l'ombre protectrice des bois, une sorte de renard ou de chien court sur pattes,

avec une tête un peu trop grosse, qui le regardait curieusement. Mais il avait fait mine de ne pas le voir, et lui avait tourné le dos.

Cela n'avait pas empêché le bizarre animal roux de se permettre de lui adresser la parole, et à plusieurs reprises encore, mais il l'avait superbement ignoré. Puis, lentement, majestueusement, avec une indifférence hautaine proportionnelle à la sensation de ridicule qu'il éprouvait, il avait déployé ses grandes ailes, pris appui sur l'air tiède et s'était envolé, toujours sans un regard pour le petit animal roux, qui avait cependant trouvé le temps de lui dire, entre autres choses, qu'il se nommait Dianda, ce dont Lelio se moquait éperdument.

Quelques minutes plus tard, il volait toujours au-dessus de l'immense forêt, et se disait qu'il n'était pas pressé. Cependant, de plus en plus la faim le taraudait. C'en était presque insupportable.

« Je devrais peut-être obliquer vers le sud-sud-est, gagner la steppe et les abords du grand lac, pensa-t-il. Je suis sûr qu'il y a là-bas d'excellentes marmottes. »

Il accéléra son vol. Deux heures plus tard, il survolait, qui bordaient un grand lac bleu foncé, d'immenses étendues vertes parsemées de fleurs blanches et jaunes. La vue portait loin. Il tournait la tête dans le vent, se

coulait dans les flots d'air froid, orientait subtilement ses rémiges et avançait à grande vitesse au-dessus du littoral désert.

C'est alors qu'il le vit, sur une petite île du lac, une espèce de gros ours miniature qui venait de courir maladroitement entre deux petits blocs pierreux et de s'immobiliser soudain, comme s'il était lui aussi en chasse de quelque chose. Cette fois-ci, il se concentra. Il récapitula très vite, évalua avec précisions tous les paramètres lui permettant de jauger les chances de fuite de sa proie, et estima qu'elles étaient nulles. Alors il rentra les ailes, pointa le bec vers le bas, se transforma en masse brute et lourde, d'une folle densité, plongea serres en avant, et à une vitesse prodigieuse saisit la marmotte, qui ne l'avait aperçu qu'au dernier moment.

Il faut dire que c'était un peu sa faute. Elle était si absorbée par une touffe d'herbe délicieuse, car très peu sèche et abondamment fournie en sucs délicats, qu'elle en avait oublié sa nature même, qui était d'être avant tout une proie.

«Avant tout» du point de vue de Lelio Lodoli, évidemment.

Elle hurla, se cabra violemment et, tandis que Lelio l'emportait de plus en plus haut dans les airs,